

y trouveront un vocabulaire riche, nuancé et correct, de même que quantité de tournures élégantes et expressives dont ils pourront faire leur profit dans la vie courante, joignant ainsi l'utile à l'agréable.

Bref, un bon roman, à marquer d'une pierre blanche.

Michel Gaulin est professeur de littérature française et canadienne-française à l'université Carleton, à Ottawa.

UNE ODYSSEE MARITIME AU XIX^E SIÈCLE

Le dernier voyage du Scotian, Bill Freeman. Traduit de l'anglais par Maryse Côté. Montréal, Pierre Tisseyre, 1982. 210 pp., 8,95\$ paper. ISBN 2-89051-064-6.

Suivant une très ancienne tradition de contes pour enfant, tradition qui ne remonte certes pas uniquement à Longfellow mais passe par Madame de Sévigné, La Fontaine et bien d'autres grands noms, Bill Freeman essaie, dans son *Dernier voyage du Scotian*, d'amuser les jeunes tout en les instruisant.

La partie instructive du livre est très bien conçue; elle se trouve aussi bien incorporée au récit comme "leçon," u'annexée au texte sous forme de documents: tout au début du livre se trouve une carte, permettant au plus jeune lecteur de suivre les deux protagonistes pendant leurs voyages sur un vieux clipper nouvel-écossais. Arrivés au milieu du récit, nous découvrons des photos anciennes ainsi que des dessins techniques qui facilitent la compréhension du texte en l'illustrant d'une documentation historique bien choisie. Placé à la fin du livre, un court lexique des termes nautiques employés permet au marin le plus novice de s'embarquer dans cette croisière hauturière fictive.

L'enseignement le plus important se dégage pourtant de l'histoire même. Celle-ci est construite selon le cycle classique: séparation — initiation — retour.

Les protagonistes, un jeune garçon et sa soeur, se trouvent embarqués de force sur le clipper SCOTIAN; cet événement les lance dans une vie totalement inconnue où ils devront faire leurs preuves, se montrer non seulement dignes de leur famille et de leur patrie, mais surtout du genre humain. Bravant par nécessité tous les obstacles, surmontant toute forme de découragement, leur formation sera autant psychologique que physique.

Nous sommes en 1873, à une époque où les enfants grandissent vite et dans des conditions souvent pénibles. Il est pourtant surprenant que Bill Freeman choisisse une toute jeune fille d'à peine 13 ans comme l'héroïne d'exploits marins. Bien plus, il en fait "la porteuse" pure et intransigeante de valeurs dites naturelles. Parfois, une tendance un peu trop "féministe" choquera le lecteur lucide, mais permettra aux petites lectrices modernes de s'identifier

fièrement à ce personnage par ailleurs si charmant et courageux.

Le personnage du frère a moins de relief parce qu'il est dominé et guidé par le véritable héros du livre, Canso. D'une grande forme physique et morale, ce matelot expérimenté semble être taillé dans le roc des côtes de la Nouvelle-Ecosse. Lui seul saura ramener le vieux clipper et son équipage hétéroclite à son port d'attache. C'est à son exemple que les deux jeunes protagonistes se forment.

Malgré l'unité de caractère de la plupart des personnages, Bill Freeman essaie d'éviter les stéréotypes, ces acteurs sans nuances — "the good guys and the bad guys" — qui s'opposent éternellement dans la lutte classique entre le Bien et le Mal. Dans notre histoire, même le pur Canso n'est pas invariablement bon et digne. Il a ses moments de doute et de faiblesse humaine. Du côté des "mauvais," il y a le capitaine, ce "tyran" du navire, cet "homme d'affaires," qui finit quand même par préférer sa propre ruine matérielle à la perte de vies humaines. Pour l'auteur, la valeur des personnages ne dépend finalement jamais de ce qu'ils sont comme individus solitaires — tel un Robinson Crusoë — mais plutôt comme membre d'une société, de ce microcosme qu'est le SCOTIAN. Le bateau n'est plus synonyme de cette liberté évoquée dans maintes chansons de marins, mais plutôt synonyme de responsabilités civiques comme l'entend Montesquieu. C'est le respect de ces responsabilités qui est à la base des bonnes relations humaines, à la base de toute société, aussi petite soit-elle. L'histoire même démontre à plusieurs reprises cette vérité fondamentale. C'est par l'action coordonnée du groupe que l'homme peut faire face à la nature hostile, qu'il peut la vaincre: un équipage uni assure la marche du bateau pourri, donne des soins aux passagers malades et sauve finalement les naufragés de la mort par noyade avec l'aide indispensable d'un groupe de villageois de la Nouvelle-Ecosse.

Autres relations essentielles: celles de l'homme avec la nature, ici la mer. Seul Canso semble vivre en harmonie avec elle; lui seul sent le bateau, le mène à travers l'Atlantique Nord dangereusement déchaîné. Avec lui, le jeune lecteur écouterait les éléments, puis adapterait ses manoeuvres aux forces de la nature. Ici, la mer est plus qu'un simple cadre. Elle vit, exige, soumet l'homme aux épreuves les plus variées, le maniant, le formant et enfin, lui permettant de se prouver à lui-même et aux autres.

Une autre leçon, certes non moins fascinante pour les jeunes, est donnée par le changement des lieux de l'action et aussi par l'ouverture de ce texte canadien sur d'autres civilisations. A l'aimable paysage de la Nouvelle-Ecosse et à sa tranquillité bucolique viennent s'opposer l'agitation et les dangers de la ville: Québec, Kingston (Jamaïque), Liverpool (Grande-Bretagne). Ici, le monde entier est évoqué par la simple description des bateaux étranges, ancrés dans le port; Bill Freeman sait faire appel à l'imagination et à la rêverie du lecteur. Pourtant, l'exotisme facile est évité en donnant une juste place aux problèmes

sociaux de l'époque, surtout à ceux des colonies (Jamaïque) et du vieux continent (Grande-Bretagne).

Avec l'éloignement de la terre natale, tout enseignement a tendance à se généraliser. Les petits problèmes s'effacent et font place à l'universel. Bill Freeman en profite à fond — presque un peu trop. On pourrait peut-être lui reprocher son trop grand sérieux. Nous nous attendons en vain à un certain détachement de l'écrivain qui saurait aussi promener un regard amusé sur les petites faiblesses humaines. Un tel voyage, un tel équipage cosmopolite, auraient pu lui en fournir mille occasions. Finalement, tout ce qu'il y a de drôle dans cette histoire, c'est "Pepper," le nom du cuisinier. . .

Ce manque d'humour n'empêchera sûrement pas le jeune lecteur d'être fasciné par le récit du *Dernier voyage du Scotian*. Il aimera cette histoire dont la densité lui fera oublier le but didactique.

Le rythme du récit est rapide. Les deux jeunes protagonistes ont à peine le temps de "digérer" une leçon, une aventure, qu'ils doivent déjà affronter de nouveaux problèmes. Des phrases courtes et claires soulignent la rapidité avec laquelle les événements se suivent. Dans sa version française, le texte se lit facilement, malgré quelques termes techniques qui donnent une certaine authenticité au récit, sans pourtant l'alourdir ou en empêcher la compréhension.

Le lecteur appréciera aussi le changement fréquent dans l'atmosphère générale. L'auteur se plaît dans les contrastes et le vieux SCOTIAN se prête merveilleusement à ce jeu littéraire. Dès le début, le clipper se transforme en machine magique, capable de nous transporter dans un autre siècle et son équipage dans d'autres hémisphères, vers de nouvelles vie. De son état dépend celui de son équipage. Une fois retapé pour recevoir des immigrants pleins d'espoir, le SCOTIAN devient un lieu de fête:

"Après le repas du soir, le trio de musiciens s'installait dans l'entrepont. La danse, dans les allées étroites, offrait aux garçons une belle occasion de courtiser la jeune fille de leur choix. Les gens mariés, les personnages âgés, tout comme les enfants, goûtaient fort cette ambiance de fête." (p. 158)

Secoué par la tempête, rongé et pourri par l'eau de mer, il est un enfer d'où même les rats s'enfuient:

"Les rats envahirent tout le navire. On en vit dans tous les coins et recoins. John en avisa un qui grimpa dans le grand mât, comme pour s'y mettre à l'abri." (p. 180)

Et, finalement, sombrant dans les eaux hivernales de la Nouvelle-Ecosse, il devient en quelque sorte le cercueil symbolique de tant d'espoirs perdus.

Autres contrastes: à l'attachement à la patrie, à la famille, au bercail, s'oppose l'appel du large; après la peur devant la mer démontée, l'homme vit des moments exaltants où il se sent le maître des éléments, et, au niveau sociologi-

que, Bill Freeman montre comment l'intérêt particulier peut s'opposer à l'intérêt commun. Au jeune lecteur de faire le bon choix.

Tous ces contrastes qui animent le récit, aident surtout les jeunes à mieux comprendre la complexité de la vie humaine qui, depuis 1873, a moins changé qu'on ne le croit.

Un bon livre à lire aux enfants à partir de 6 ans ou à leur faire lire dès l'âge de 8 ans.

Dietlinde Bailet, Docteur ès Lettres, professeur agrégée, enseigne à l'Université Acadia à Wolfville en Nouvelle-Ecosse.

LYN COOK RE-ISSUED

The little magic fiddler, Lyn Cook. Macmillan, 1951; reprinted 1981, Donna Grescoe, Winnipeg, Man. 252 pp. \$5.95 paper. No ISBN, *A treasure for Tony*, Lyn Cook. Highway Book Shop, 1980. 172 pp. \$6.95 paper. ISBN 0-88954-224-4.

The 1981 *Writers Union of Canada Directory of Members* entry for Lyn Cook lists ten works of children's fiction and three picture story books. The two books under review here, *The little magic fiddler* and *A treasure for Tony*, are an early and a late work of a Canadian who, as a writer, children's librarian, and teacher of creative drama to children, has been contributing to children's literature in Canada for almost forty years. In 1978 she received the Vicky Metcalf Award in recognition of her books for children.

As a reviewer, I have from the outset a number of reasons that are not literary reasons for hoping to like these two books. They are both published in Canada by small publishers who are likely to face problems of distribution. They both depict energetic female protagonists with a dream that they are able to nourish — to be in one case a concert violinist and in the other a ballet dancer. They both provide Canadian children — or rather an intended audience of girls from nine to twelve or so — with stories where the assumed common background of tacit knowledge and allusion is not British or American but Canadian. In *Fiddler* there are references to the C.P.R. Hotel, Portage Avenue, the Golden Boy on the Manitoba Parliament Buildings, the Hudson's Bay Company, Henry Kelsy, Lord Selkirk and Seven Oaks; in *Treasure* there are references to sugaring-off parties, the Gatineau Hills, the Rideau Canal, the National Library, the Southlanders who fled from the highland clearances, Glengarry, and Queen Victoria's Diamond Jubilee. And finally both books give careful attention to recreating for the reader a recognizable Canadian setting.

The reservations that I have about the books (apart from a complaint that *A Treasure for Tony* fell apart, page by page, as I read it) have to do with literary